

Article

« Berman, étranger à lui-même? »

Marc Charron

TTR : traduction, terminologie, rédaction, vol. 14, n° 2, 2001, p. 97-121.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/000571ar>

DOI: 10.7202/000571ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Berman, étranger à lui-même?

Marc Charron

Introduction

À la lumière de principes énoncés par Antoine Berman dans deux essais du début et du milieu des années 1980 respectivement, il sera question d'analyser ici sa traduction du grand roman sur la dictature *Yo el Supremo*, œuvre maîtresse du Paraguayen Augusto Roa Bastos. La première particularité du travail de Berman en tant que traducteur littéraire, c'est qu'il se limite presque exclusivement au domaine latino-américain. Sa traduction la plus connue est sans doute celle de *Los siete locos* (*Les sept fous*) de l'Argentin Roberto Arlt, traduction parue en 1981 et réalisée en collaboration avec Isabelle Berman. La traduction de *Yo el Supremo* (*Moi le Suprême*) remonte, quant à elle, à 1977, trois ans après la publication de l'ouvrage en espagnol¹. Avant celle de Berman, seule était parue la traduction allemande de *Yo el Supremo*, traduction que Berman affirme, dans *Pour une critique des traductions : John Donne*, avoir consultée². Quant à la traduction anglaise de Helen Lane, *I the Supreme* (dont on citera plusieurs passages ici pour des raisons qui deviendront rapidement évidentes au lecteur), elle parut chez l'éditeur new-yorkais Alfred Knopf en 1986.

¹ Il y a lieu de préciser, pensons-nous, que la traduction de Berman fut rééditée aux Éditions du Seuil en juin 1993, sans qu'aucune modification n'y soit apportée. Faut-il voir là une indication que Berman n'avait pas prévu, depuis 1977 et ce jusqu'à sa mort en 1991, d'apporter de modification à sa première version en vue d'une réédition éventuelle?

² A. Berman, *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Gallimard, 1995, p. 84.

On sait en fait peu de chose du contexte entourant la traduction française de *Yo el Supremo*, sinon que Berman l'a réalisée seul³ et que la critique française (notamment Gérard de Cortanze et Alain Bosquet) lui a réservée un accueil triomphal. Lire *Moi le Suprême* lorsqu'on ne connaît pas la pensée bermanienne en matière de traduction, c'est connaître le plaisir de lire une grande traduction. Lire *Moi le Suprême* quand on connaît les études traductologiques que nous a léguées Berman, c'est quitter ce plaisir, du moins momentanément, et être inévitablement tenté de poser la question, à l'anglaise : "Is Berman putting his money where his mouth is?" Mais est-ce faire preuve de malhonnêteté que de poser la question de cette manière, en ce sens que les écrits traductologiques de Berman les plus contemporains de la traduction de *Yo el Supremo* demeurent, somme toute, postérieurs à celle-ci? Pourtant, si l'on veut porter un regard critique sur ce qui constitue, il faut bien l'avouer, la traduction littéraire la plus ambitieuse de Berman, on doit nécessairement le faire à partir de textes qui ont été écrits après la traduction. L'avantage de notre démarche dans ce cas-ci, c'est que parmi les textes les plus contemporains de *Yo el Supremo* se trouvent ceux où Berman a abordé, plus que partout ailleurs, les enjeux propres à la traduction de la littérature latino-américaine.

On le sait, il n'existe que très peu de textes qui abordent la problématique de la traduction de la littérature latino-américaine. Les écrits les plus révélateurs sur le sujet sont sans doute ceux de Suzanne Jill Levine, traductrice américaine, entre autres, des Cubains Severo Sarduy et Guillermo Cabrera Infante, et de l'Argentin Manuel Puig, écrits qui ont été recueillis dans l'ouvrage *The Subversive Scribe* (1991) et qui portent notamment sur le rôle subversif et l'apport créateur de la pratique traduisante. Chez Berman, il y a, bien entendu, de multiples références à Roberto Arlt et à la traduction de *Los siete locos*. On trouve ces références dans à peu près tous les écrits traductologiques de Berman, mais aucun d'entre eux n'amorce de réelle analyse critique des *Sept fous*. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'on ne peut d'aucune façon considérer les premiers essais de Berman comme une tentative d'autocritique *a posteriori* de sa traduction de *Yo el Supremo*⁴. Rien ne

³ En deuxième de couverture, on peut lire : « Le traducteur tient à remercier Mlle Grecia de la Sobera, M. Ruben Bareiro-Saguier et M. Jean Andreu, qui ont bien voulu relire son travail et l'enrichir de leurs conseils et de leurs suggestions. »

⁴ Au sens où il le fera plus tard, par exemple, dans *Pour une critique des traductions : John Donne*.

laisse croire qu'il s'agit en fait de cela; nulle part Berman n'évoque la possibilité qu'il puisse être, comme traducteur, à l'abri de ce qu'il appelle les « tendances déformantes » du français-langue-de-traduction. Toutefois, l'idée de mesurer sa traduction de *Yo el Supremo* à l'aune des « tendances déformantes » répertoriées par Berman lui-même n'est aucunement gratuite. En effet, l'essai « La traduction des œuvres latino-américaines » (ci-après TOLAM), paru en 1982 dans la revue allemande *Lendemains*, et, dans une moindre mesure, celui intitulé « La traduction comme épreuve de l'étranger » (ci-après TRACE), publié en 1985 dans le numéro spécial que la revue canadienne *Texte* a consacré au thème « Traduction : textualité », laissent tous les deux croire à une possibilité de dresser une résistance à cette systématique de la déformation.⁵

Les tendances déformantes, une affaire systématique

Dans le premier essai, il est largement question du « polyfacétisme » du roman latino-américain, c'est-à-dire de ce tissu signifiant que constituerait le mélange de l'oral et de l'écrit, du vernaculaire et du littéraire. Le polyfacétisme, si l'on en croit Berman, comporte de nombreux problèmes pour le traducteur français, dont la langue et la littérature se seraient toujours efforcées de « bannir tout lien avec le vernaculaire ». Devant un tel obstacle de nature quasi institutionnel, le traducteur français n'aurait que deux possibilités d'action : ou bien soumettre la langue de départ et le texte de départ aux normes réceptrices, ou bien transgresser ces dernières⁶. Et, comme l'indique Berman, cet obstacle est ressenti avec plus d'acuité si l'on est le traducteur d'œuvres où l'oralité est centrale (comprendre ici le roman latino-américain), parce que la langue française affiche des « tendances antivernaculaires [...] qui constituent un système de déformation dont il faut prendre une conscience elle-même systématique. » (TOLAM, p. 40)

Il importe d'abord de souligner l'usage que fait Berman ici du terme « systématique ». À la déformation systématique qu'opère la

⁵ Nous parlons ici de TRACE, mais nous aurions pu tout aussi bien nous appuyer sur un autre article de 1985 intitulé « L'analytique de la traduction et la systématique de la déformation » paru dans le collectif *Les tours de Babel*, qui reprend, à peu de chose près, le texte intégral de TRACE.

⁶ La position épistémologique du traducteur-traductologue américain Lawrence Venuti n'est pas sans évoquer celle de Berman à cet égard.

langue française, le traducteur a le devoir, selon Berman, d'opposer un « système correctif » dont l'application serait elle-même « systématique ». Or, c'est sur ce point précis, pourra-t-on constater, que Berman s'écarte le plus, dans *Moi le Suprême*, de ses propres principes en matière d'épistémologie traductionnelle. De quelle manière? S'il est vrai que les « tendances déformantes » constituent un tout qui opère de façon *systématique*, alors seule la *systématicité* d'un processus inverse permettrait de mener à une traduction qui soit « le résultat d'une composition entre deux langues » (TOLAM, pp. 42-43).

Dans TOLAM, Berman relève une demi-douzaine de tendances antivernaculaires du français-langue-de-traduction. Ce sont :

1. la rationalisation;
2. la clarification;
3. l'ennoblissement;
4. l'appauvrissement qualitatif;
5. l'appauvrissement quantitatif;
6. l'effacement du vernaculaire.

Dans TRACE, Berman reprend le concept de « système de déformation » des textes, mais va plus loin cette fois en suggérant d'examiner ce système à l'aide de l'« analytique de la traduction », qu'il faut comprendre « au double sens du terme », c'est-à-dire « au sens cartésien, mais aussi au sens psychanalytique, dans la mesure où ce système de déformation est largement inconscient, se présente comme une série de tendances, de *forces* déviant la traduction de sa pure visée. » (TRACE, p. 69)

Alors qu'il parle de « polyfacétisme » pour caractériser les œuvres littéraires latino-américaines, Berman introduit, dans TRACE, la notion d'« espace polylangagier » intrinsèque à la prose littéraire. L'analytique des forces ou tendances déformantes, c'est sur la traduction du roman que Berman estime urgent de la mener, car de tous les genres, ce serait dans la prose romanesque qu'« opère le système de déformation en toute tranquillité. » (TRACE, p. 71)

À la lecture de TRACE, il est difficile de ne pas croire que les travaux de Bakhtine sur les langages du roman sont à l'origine de certains des fondements de l'« analytique de la traduction » de Berman. Les emprunts à la terminologie ou les termes d'inspiration bakhtinienne (espace polylangagier, polylinguisme, polylogie informe du roman, etc.) sont trop nombreux pour qu'il en soit autrement. Sauf qu'il y

aurait peut-être lieu de s'interroger sur l'usage que fait parfois Berman de cette terminologie. Par exemple, lorsqu'il écrit dans *L'Épreuve de l'étranger* (ouvrage dont la parution coïncide à quelques mois près avec celle de TRACE) : « Dans le dépassement que représente la visée éthique [de la traduction] se manifeste un autre désir : celui d'établir un rapport dialogique entre langue étrangère et langue propre » (p. 223), on peut certes prétendre qu'il faut interpréter « dialogique » comme voulant simplement signifier « ce qui est en forme de dialogue » (c'est-à-dire, pour reprendre les termes de Berman, « le résultat d'une composition entre deux langues »), mais on doit aussi se demander si Berman ne fait pas allusion dans ce cas-ci au terme le plus fondamental de la philosophie bakhtinienne du langage. Et donc, il faut s'interroger sur les dangers éventuels d'employer indifféremment le terme *dialogique* afin de qualifier tout élément qui entre en relation d'intertextualité avec un autre à l'intérieur d'une œuvre littéraire, et toute opération agissant sur deux sujets ou deux langues, comme le fait par exemple la traduction. Ce qui est certain, au bout du compte, c'est que les tendances déformantes peuvent opérer à l'insu du traducteur en ce qu'elles relèvent de l'inconscient : comme on le verra, *Yo el Supremo* entretient des liens intertextuels particuliers avec, entre autres, plusieurs textes littéraires français, liens dont Berman n'a visiblement pas soupçonné l'existence ou apprécié toute la portée.

Les théories bakhtiniennes, explicites ou non, sont donc au cœur de l'interrogation de Berman, et ce, quelle que soit la finalité qui leur est réservée. Dans TRACE, elles viennent corroborer l'argument de Berman selon lequel on ne propose pas, à la « polylogie informelle » du roman à forte dose orale, une traduction qui viendrait défaire cette « unicité » en l'aplanissant de son vernaculaire.

Alors que Berman avait relevé six tendances antivernaculaires dans TOLAM, ce ne sont pas moins de 12 tendances déformantes qu'il faut compter dans TRACE (et aussi, dans l'essai paru la même année dans *Les Tours de Babel*). Ces tendances ou forces sont :

1. la rationalisation;
2. la clarification;
3. l'allongement;
4. l'ennoblissement et la vulgarisation;
5. l'appauvrissement qualitatif;
6. l'appauvrissement quantitatif;
7. la destruction des rythmes;
8. la destruction des réseaux signifiants sous-jacents;

9. la destruction des systématismes;
10. la destruction des réseaux vernaculaires ou leur exotisation;
11. la destruction des locutions et idiotismes;
12. l'effacement des superpositions de langues.

Pour tout dire, Berman reprend essentiellement ici les six tendances déjà relevées dans TOLAM, puis en subdivise certaines ou en renomme d'autres; par exemple, il ajoute la tendance 3 (qui figurait comme simple corollaire de la rationalisation dans TOLAM) et renomme les tendances 4 et 10. Celles qui viennent vraiment s'ajouter sont les tendances 7, 8, 9, 11 et 12.

Même en ne se limitant qu'aux premières pages de la traduction du roman de Roa Bastos (*Moi le Suprême* en compte plus de quatre cents) et donc à des exemples qui relèvent plutôt de la microstructure textuelle, on constate avec étonnement que plusieurs de ces exemples sont comparables à certains dont discute Berman dans TOLAM et TRACE. L'idée de vérifier si la « visée éthique » avait été maintenue (ne serait-ce que sur une vingtaine de pages) permet en retour de vérifier si le traducteur avait su « opposer un système efficace » aux tendances déformantes. L'objectif étant de voir si le principe d'opposition avait été appliqué *systématiquement ou non*, on comprendra que l'exercice de repérage a dû être restreint, très souvent, à l'étude du terme ou de l'énoncé comme unité de traduction et, parallèlement, à ce qui constituait d'abord une difficulté de traduction découlant de l'oralité propre au texte au départ (cet élément central pouvant faire intervenir la presque totalité des tendances déformantes). Aussi nous en tiendrons-nous à présenter des exemples qui ne supposent, pour les fins de cet exercice, aucune connaissance préalable du roman ou de l'espagnol. Enfin, mentionnons que les passages présentés sont presque toujours accompagnés ici de leur traduction anglaise qui, fait intéressant à noter, a été révisée par l'auteur.

Tendances déformantes et *oppositions régressives*

Yo el Supremo a pour sujet et personnage principal le dictateur José Gaspar Rodríguez de Francia, (qui a régné sur le Paraguay de 1814 à 1840), d'où, il va sans dire, le titre du roman. Le texte de Roa Bastos se présente comme la collection des cahiers du Suprême (qu'a réunis un compilateur). Le dictateur y raconte sa vie et l'histoire du Paraguay, répondant en quelque sorte à tous ceux qui ont durement critiqué son

régime, nommément les historiens. La voix du Suprême nous parvient donc de son vivant mais aussi d'outre-tombe. Roa Bastos utilise dans *Yo el Supremo* plusieurs formes narratives : des dialogues transcrits, des entrées tirées du « cahier privé » du Suprême, le texte d'un pasquin qui demande la décapitation du Suprême (pasquin sur lequel s'ouvre d'ailleurs le roman et qui sert de *leitmotiv* tout au long de la narration), etc. Dans la partie analysée ici, soit environ les vingt premières pages du roman, il s'agit essentiellement de dialogues transcrits dans lesquels le Suprême dicte des ordres à son secrétaire Patiño, à l'exception d'un échange entre le Suprême et la vieille Petrona Regalada (celle que le Suprême appelle sa sœur présumée), et de deux courts passages tirés du cahier privé du Suprême.

1. La rationalisation

Voyons tout d'abord une série d'exemples ayant trait à la rationalisation, plus spécifiquement à la modification de structures syntaxiques *parlées* par l'ajout systématique de *coordinateurs*, ainsi qu'à ce que nous appelons la *hantise* de la rationalisation, qui constitue la manifestation contraire du phénomène.

1.a. Les structures syntaxiques

1. a. 1. YES⁷ : Muy distinta es su letra en la minuta del discurso, en las instrucciones a los diputados, en la denuncia en que años más tarde acusará a un hermano para robarle ganado de su estancia in Altos. (p. 4)

MLS : Bien différent est son style au moment de ce discours, *puis* dans les instructions qu'il remet aux députés, *et* dans le texte où, des années plus tard, il accuse un de ses frères de lui avoir volé du bétail dans son domaine d'Altos. (p. 10)

ITS : His handwriting is very different in the draft of the speech, in the instructions to the deputies, in the statement to the authorities years later in which he accuses one of his brothers of having stolen cattle from him at his estancia in Altos. (p. 4)

1. a. 2. YES : La maldita bezoar no impidió que la vaca fuera invadida por la garrapata, le he dicho cuando vino a quejarse. No la curó a usted, señora, de su encalabrinamiento. No pudo sacar la ponzoña de la demencia al obispo Panés. Menos aliviarne la gota

⁷ Les sigles YES, MLS et ITS renvoient à *Yo el Supremo*, *Moi le Suprême* et *I the Supreme* respectivement.

cuando trajo aquí su piedra a restregármela sobre la pierna hinchada durante tres días seguidos. (p. 8)

MLS : Cette maudite pierre bézoard, lui ai-je dit quand elle est venue se plaindre, n'a pas protégé votre vache des tiques. Elle ne vous a pas guéri, Madame, de votre obstination. Elle n'a pu ôter à l'évêque Panés le venin de la démence. *Et* encore moins pour soulager ma goutte, quand vous avez amené votre pierre ici pour frotter pendant trois jours ma jambe enflée. (p. 14)

ITS : The cursed bezoar didn't keep the cow from being infested with the tick, I told her when she came to complain. It didn't cure you, señora, of your calenture of the brain. It proved incapable of drawing the poison of dementia out of Bishop Panés. *And* still less capable of relieving my gout when you brought your stone here to rub it on my swollen leg for three days. (p. 8)

1. a. 3. YES : ¿Entendió usted cómo debe fabricarme los cigarros en adelante? La mujer se arrancó violentamente de sí misma. La cara le quedó entre las manos. No sabe qué hacer con ella. Del grosor de este dedo ¡eh! Armados en una sola hoja de tabaco. Enserenado. Seco. (p. 9)

MLS : Avez-vous compris comment vous devez désormais fabriquer les cigares? La femme s'arrache violemment à elle-même. Son visage lui reste entre les mains. Elle ne sait qu'en faire. De la grosseur de ce doigt, hein! *Et* faits d'une seule feuille de tabac. Séchée. Rafraîchie. (p. 16)

ITS : Did you hear how you are to roll my cigars from now on? The woman wrenches herself violently away from herself. Her face is still between her hands. She doesn't know what to do with it. As big around as this finger, eh? Rolled out of just one leaf of tobacco. Softened in night dew. Dry. (p. 10)

1. a. 4. YES : Tiene la piedra-rumiante su propia vela. Llegará a tener su propio nicho. Tal vez con el tiempo, su santuario. (p. 9)

MLS : La pierre-ruminante possède son propre cierge. Elle parviendra un jour à avoir une niche. *Et* peut-être, avec le temps, son sanctuaire. (p. 16)

ITS : The ruminant-stone has its own vigil light. Someday it will have its own niche. Perhaps, in time, its sanctuary. (p. 10)

On signalera aussitôt l'ajout répété de la conjonction « et » dans les quatre passages reproduits ci-dessus, en plus de la conjonction « puis » dans le premier passage (en comparaison, on ne compte qu'un seul ajout dans la traduction anglaise, soit en 1. a. 2.). Cumulativement, tous ces ajouts dans la traduction de Berman rendent, bien entendu, la syntaxe-cible plus fluide et, plus important encore, instaure un ordre logique du discours, c'est-à-dire qu'on se trouve ainsi à passer, en

quelque sorte, de la transcription du discours oral naturel à la transcription du discours écrit naturel. D'ailleurs, ces ajouts paraissent d'autant plus curieux quand on sait que Berman affirme au sujet de la rationalisation dans TRACE qu'elle

porte au premier chef sur les structures syntaxiques de l'original, par exemple sur cet élément sensible et modifiable du texte en prose qu'est la ponctuation. La rationalisation re-compose les phrases et séquences de phrases de manière à les arranger selon une certaine idée de l'ordre du discours. Or, partout où la structure des phrases est plus libre (c'est-à-dire ne répond pas à celle d'un ordre), il y a péril d'un resserrement dangereux.⁸

1. b. La hantise de la rationalisation

Un peu comme cela se produit pour le phénomène d'hypercorrection en sociolinguistique, l'hypersensibilité à la tendance déformante de la rationalisation peut avoir des conséquences que ne souhaite sûrement pas le traducteur préoccupé par les forces de la déformation. C'est pourquoi il faudrait parler dans un tel cas de la *hantise* de la rationalisation. Par exemple, seule une méconnaissance fondamentale de l'espagnol (ce qu'on peut exclure d'emblée ici) ou une volonté exacerbée de demeurer collé à la lettre du texte de départ peut expliquer l'exemple suivant, où l'infinitif en espagnol joue simplement le rôle d'un impératif. Le même usage en français ne fait qu'opacifier le discours tout à fait naturel du Suprême, soit un ordre dicté à son secrétaire au sujet des auteurs du pasquin :

1. b. 1. YES : ¡Qué libros va a haber aquí fuera de los míos! Hace mucho tiempo que los aristócratas de las veinte familias han convertido los suyos en naipes. **Allanar** las casas de los antipatriotas. Los calabozos, ahí en los calabozos, vichea en los calabozos. (p. 4)

MLS : Comme s'il restait des livres ici en dehors des miens! Il y a longtemps que les aristocrates des Vingt Familles ont transformé leurs en cartes à jouer. **Perquisitionner** les maisons des antipatriotes. Les cachots, oui, les cachots, jette donc un petit coup d'oeil aux cachots. (p. 9)

ITS : What books would there be around here outside of my own! The aristocrats of the Twenty Families turned theirs into playing cards ages ago. **Have** the houses of the antipatriots **searched**. The dungeons, down in the dungeons, go have a look in the dungeons. (p. 4)

⁸ A. Berman, *op. cit.*, p. 71.

2. La clarification

Viennent ensuite trois passages relatifs à la tendance déformante de la clarification, elle-même corollaire de la rationalisation selon Berman. Les deux premiers exemples ont trait à des événements marquants de l'histoire du Paraguay, alors que le troisième a trait à l'explicitation d'une formule implicite pour les deux personnages (le Suprême et son secrétaire) qui échangent au sujet des auteurs recherchés du pasquin.

2.a. Rendez-vous avec l'Histoire

2. a. 1. YES : Quiero releer el discurso que pronunció *en la Asamblea del año 14* reclamando mi elección de Dictador. (p. 4)

MLS : Je veux relire le discours qu'il a prononcé à *l'Assemblée de 1814*, quand il proposait que je sois élu dictateur. (pp. 9-10)

ITS : I want to reread the speech he delivered *in the Assembly of the year '14*. (p. 4)

2. a. 2. YES : ¿Sucedieron ambos hechos al mismo tiempo? No, Excelencia. La piedra del cerro de Yariguáa o Silla-del-viento fue encontrada hace cuatro años, *después de la gran cosecha del 36*. (p. 20)

MLS : Les deux événements ont-ils eu lieu au même moment? Non, Excellence. La pierre de la colline de Yariguáa, ou Chaise-du-Vent, a été découverte il y a quatre ans, *après la grande récolte de 1836*. (p. 28)

ITS : Did both things happen at the same time? No, Excellency. The stone from Yariguáa Hill, or Chair-of-the-Wind, was found four years ago, *after the great harvest of '36*. (p. 22)

Si le texte espagnol ne précise pas qu'il est fait référence à une Assemblée extraordinaire et à une récolte exceptionnelle ayant eu lieu au XIX^e siècle, c'est qu'il s'agit tout simplement d'un dialogue entre le Suprême et son secrétaire, et que *ce dialogue a lieu en 1840*. Il aurait été peu naturel, dans un tel contexte, que les deux interlocuteurs précisent en toutes lettres (en tous chiffres?) le siècle où se sont déroulés ces événements. Fallait-il, pour autant, le préciser au lecteur français? La clarification destinée au lecteur français ne vient-elle pas effacer une caractéristique on ne peut plus élémentaire de la

transcription des dialogues? Et pourtant, Berman affirme catégoriquement au sujet de la clarification : « [...] l'explication peut être la manifestation de quelque chose qui n'est pas apparent, mais celé ou réprimé, dans l'original » (TRACE, p. 72). Si l'on s'entend pour dire que ce « quelque chose » ici, en espagnol, n'est pas celé ou réprimé, mais tout bonnement implicite (pour les raisons déjà mentionnées), il semble que la déformation qu'introduit consciemment le traducteur dans un pareil cas est d'autant plus *régressive*.

2. b. L'indéfini concis devenu prolix

2. b. 1. YES : No te pido que me adules, Patiño. Te ordeno que busques y descubras al autor del pasquín. Debes ser capaz, la ley es un agujero sin fondo, de encontrar un pelo en ese agujero. Escúlcales el alma a Peña y a Molas. *Señor, no pueden*. Están encerrados en la más total obscuridad desde hace años. (p. 5)

MLS : Je ne te demande pas de m'aduler, Patiño. Je veux que tu cherches et que tu découvres l'auteur du pasquin. La loi est un abîme sans fond. Tu dois être capable de trouver un cheveu dans cet abîme. Scrute l'âme de Peña et celle de Molas. *Ils ne peuvent pas être les coupables, Seigneur!* Voilà des années et des années qu'ils sont enfermés dans l'obscurité la plus totale. (pp. 10-11)

ITS : I'm not asking you to flatter me, Patiño. I'm ordering you to seek and find the author of the pasquinade. The law is a bottomless pit, but I expect you to be able to discover a hair in that hole. Search the souls of Peña and Molas. *Sire, they can't be the ones*. They've been confined to utter darkness for years now. (p. 5)

Tel que nous l'avons indiqué, la clarification constitue, selon Berman, un corollaire de la rationalisation. Ainsi, dans les deux essais qui nous intéressent, Berman dit de la clarification : « Là où l'original se meut sans problème dans *l'indéfini*, notre langue littéraire tend à imposer du défini. » (TOLAM, p. 41; TRACE, p. 72); et d'ajouter : « l'explicitation vise à rendre "clair" ce qui ne veut pas l'être dans l'original. [...] La traduction paraphrasante ou explicative [est] un autre [mode de clarification]. » (TRACE, p. 73) Comment pourrait-on prétendre, à la lumière de ces propos, que la traduction de Berman constitue ici autre chose qu'un exemple de clarification, puisqu'étant la seule (si on la compare à l'original et à la traduction anglaise) où le secrétaire ne se limite pas à dire : « Ça ne peut pas être eux(-autres) »? Dans la traduction française, le terme « coupable » dans « ils ne peuvent pas être les coupables » ne s'adresse-t-il pas, au bout du

compte, davantage au lecteur français qu'au Suprême (qui n'a pas besoin, pour ainsi dire, de la précision)?

3. L'allongement

La troisième tendance déformante relevée par Berman est celle de l'allongement. La traduction française des deux passages suivants ne vient rien expliciter ou préciser (comme ce fut le cas pour la clarification), mais tout simplement *ajouter du texte* sans pour autant *ajouter de la texture*.

3. 1. YES : Para mí que esos hijos-del-diablo no son, sino se hacen. ***Escupió y entró***. Al cruzar la línea entre el verde y lo seco no lo vimos más. Entró y salió. Para mí ***que entró y salió***. Para los otros también. ***Un decir, yendo-viniendo***. (p. 18)

MLS : À mon avis, ces fils du diable n'existent pas; ils font semblant. ***Il cracha par terre et pénètre dans le campement***. Quand il franchit la ligne qui séparait la verdure des pierres, nous le perdîmes de vue. Il entra-et-sortit. Pour moi, ***il ne fit à peine qu'entrer et sortir***. D'après les autres aussi. ***Façon de parler, Seigneur : un simple aller et retour***. (p. 27)

ITS : The way I see it, those sons-of-the-devil don't exist; they're only pretending to. ***He spat and entered***. After he crossed the line between the greenness and the dryness we lost sight of him. He went in and came out. According to me, ***he went in and came out***. According to the others too. ***In a manner of speaking, a very quick round trip***. (p. 20)

3. 2. YES : Es ahí donde fermenta la perfidia de esos sucesivos e incurable pícaros. Es ahí donde ***cocinan sus calderadas de infamias***. (p. 5)

MLS : C'est là que fermente la perfidie de ces canailles successives et incurables. C'est là qu'***ils cuisent et recuisent leurs mixtures dans leurs chaudrons d'infamie***. (p. 11)

ITS : That's where the perfidy of those successive incurable scoundrels ferments. That's where ***they cook up their potfuls of infamies***. (p. 5)

Voilà donc deux exemples où la traduction française est inutilement bavarde (là où nous soulignons), surtout si l'on considère le commentaire suivant de Berman au sujet de l'allongement : « [...] l'ajout n'ajoute rien, il ne fait qu'accroître la masse brute du texte, sans du tout augmenter sa parlance ou sa signifiante. » (TRACE, p. 73)

4. L'ennoblissement

Berman considère l'ennoblissement comme un corollaire de la rationalisation, au même titre que la clarification. Ainsi s'interrogera-t-on au sujet de la traduction française du passage suivant :

4. 1. YES : A mi presunta hermana Petrona Regalada se le infestó de garrapatas la vaca que se le permite tener en el patio de su casa. Le mandé que la tratara del modo como se combaten ese y otros males en las estancias patrias: Perdiendo el ganado. [...] *Sacrifique la vaca, señora.* (pp. 6-7)

MLS : La vache que ma présumée soeur Petrona Regalada est autorisée à avoir dans sa cour a attrapé des tiques. J'ai ordonné qu'on la soigne à la manière dont on combat ce fléau et les autres dans les Fermes de la Patrie : en la sacrifiant. [...] *Allez, Madame, il faut que vous sacrifiez [sic] votre vache.* (pp. 12-13)

ITS : The cow that my presumptive sister Petrona Regalada is allowed to keep in the yard of her house became infested with ticks. I ordered that she treat it the way this and other diseases are combated on the patrial estancias: by killing the animal. [...] *Sacrifice the cow, señora.* (p. 7)

Au sujet de l'« ennoblissement », Berman fait d'abord remarquer que « l'oralité des œuvres latino-américaines a ses propres lettres de noblesse, opposées à celle de l'ennoblissement discursif » (TOLAM, p. 40); puis il ajoutera, quelques années plus tard, que cette tendance est « le point culminant de la traduction classique » et qu'en prose elle conduit souvent à la « rhétorisation » de la traduction; autrement dit « le *re-writing* ennoblissant anéanti[rai]t simultanément la rhétorique orale et la dimension polyphonique informelle. » (TRACE, pp. 73-74) Que dire de sa propre traduction de 'Sacrifique la vaca, señora' sinon qu'elle est foncièrement « rhétorisante »?

5. L'appauvrissement qualitatif

La cinquième tendance déformante a trait à l'amenuisement, par la traduction, du tissu proprement signifiant de l'original. Le premier exemple illustre le refus de recourir à la création lexicale; le second, celui de reconnaître la densité sonore du verbe espagnol.

5. 1. YES : Harás hablar hasta a los mudos de Tevegó que según los pasquines ya andan en cuatro patas. Paren hijos mudos *con cabezas de perros-monos*. (p. 14)

MLS : Tu feras parler jusqu'aux muets du Tevegó, qui d'après les pasquins marchent à quatre pattes. Ils enfantent des gosses muets, *avec des faciès de cynocéphales*. (p. 22)

ITS : You're to make even the mutes of Tevegó speak. According to the lampooners, they go about on all fours. Give birth to mute offspring *that look like dog-headed apes*. (p.16)

Où dans le TD, 'perros' = chiens et 'monos' = singes,
et où dans le TA, cynocéphales = 'cinocéfalos'.

Le terme 'perros-monos' est une création de l'auteur, somme toute assez simple. S'il avait voulu employer le terme 'cinocéfalos', on peut penser qu'il l'aurait fait, le terme existant tout aussi bien en espagnol qu'en français. Ainsi, la traduction de Berman, en plus d'opter pour un autre registre, vient effacer toute la richesse signifiante de l'expression du TD.

5. 2. YES : ¡Cosas de malos espíritus! *se encocoró* el cura xexueño. (p. 19)

MLS : Une histoire de mauvais esprits! *s'écria* le curé de Xexuí. (p. 28)

ITS : The work of evil spirits!, the curé of the Xexueños of Xexuí *exclaimed in annoyance*. (p. 21)

Dans ce deuxième exemple, on peut noter le changement de registre et, plus important encore, l'appauvrissement du tissu signifiant. Il serait, en fait, assez difficile de vouloir défendre que le verbe « s'écrier » s'inscrit, par sa valeur phonétique, sous le même paradigme que 'encocorarse' (verbe très peu usité en espagnol, encore plus à la forme pronominale). Le verbe 'encocorar' signifie familièrement « embêter » et dérive du verbe 'enclocar' qui, lui, signifie : « glousser, en parlant d'une poule qui veut couver »⁹. La traduction de Berman laisse songeur, surtout quand on pense qu'il dit lui-même : « [...] les termes que l'on qualifie de "savoureux", "drus", "vifs", "colorés" renvoient à cette corporéité iconique du signe » (TRACE, p. 74); et puis ceci : « [...] quand l'on traduit le péruvien *chuchumeca* par "putain", on a

⁹ Dans la traduction anglaise qui multiplie la répétition du phonème guarani correspondant au *x* (dans 'the Xexueños of Xexuí'), on voit bien qu'il y a tentative de recréer, par compensation, un certain effet sonore.

certes rendu le sens, mais nullement la vérité phonétique et signifiante de ce mot » (TOLAM, p. 40). Ce qui s'avère encore plus ironique, c'est que l'exemple de la « chuchumeca » semble voué à faire désormais partie des classiques du genre en traductologie : l'exemple revient dans nombre d'essais critiques de Berman et on le trouve même dans un ouvrage tout récent de la traductrice française, entre autres, de Fernando Pessoa et du brésilien João Guimarães Rosa, Inês Oseki-Dépré, qui le reprend pour illustrer l'importance de l'iconicité du signe en traduction, dans *Théories et pratiques de la traduction littéraire* (1999, p. 41).

6. L'appauvrissement quantitatif

L'autre type d'appauvrissement dont Berman affirme qu'il constitue une force déformante de la traduction est celui d'ordre quantitatif. On verra ici trois exemples : un premier relatif aux particularités lexicales découlant du régime colonial espagnol, et deux autres, à la déperdition lexicale au sens large.

6. a. L'ouverture culturelle

6. a. 1. YES : ¡Sólo falta eso! Que *los chapetones*, además de pasquines en la catedral, pongan una piedra de contagio en el buche de las vacas. (p. 7)

MLS : Il ne manquait plus que ça! *Les Espagnols* mettant des pamphlets à la porte de la cathédrale et des pierres subversives dans le ventre des vaches! (p. 14)

ITS : That's the last straw! Not only do *those filthy Spaniards* pin pasquinades on the cathedral door; they also put a stone of contagion in the belly of cows. (p. 8)

6. a. 2. YES : Volvamos al panfleto encontrado esta mañana en la puerta de la catedral. [...] *Los gachupines* o porteñistas que han parido este engendro no se han mofado de mí sino de ellos mismos. Cómense los comejenes. (p. 14)

MLS : Revenons à ce pasquin trouvé ce matin sur la porte de la cathédrale. [...] *Les Espagnols* ou les partisans portégnés qui ont pondu cet avorton ne se sont pas moqués de moi, mais d'eux-mêmes. Qu'ils se bouffent entre eux, tous ces termites! (p. 21)

ITS : Let's go back to the pamphlet found this morning on the door of the cathedral. [...] *The gachupines** or the *Porteñistas*** who gave birth to this monstrosity haven't mocked me but themselves. Let all those termites eat each other up! (p. 15)

* *Gachupines: Spaniards. (Translator's note)*

** *Porteñistas: supporters of the cause of Buenos Aires.*

À l'époque des colonies, on appelait les Européens nouvellement établis en Amérique, des « chapetones ». On appelait aussi les émigrés espagnols ayant fait fortune en Amérique, des « gachupines ». Si l'auteur fait appel aux deux termes, on peut supposer que ceux-ci ne recourent pas la même « aire connotative ». Cet appauvrissement quantitatif étonne d'autant plus à la lecture du commentaire suivant de Berman : « [...] une traduction qui ne rend pas la connotation culturelle du mot n'est pas une traduction, mais un biffage ethnocentrique », auquel il ajoute : « On mesure le degré d'ouverture culturelle d'une langue à sa capacité de maintenir un équilibre quantitatif par rapport à la langue traduite » (TOLAM, p. 41).

6.b. Déperdition et homogénéisation

6. b. 1. YES : Me mira con la expresión de ciertos pájaros que no tienen otro *rostro*. El suyo, extraordinariamente parecido al mío. (p. 8)

Hay más *rostros* aún, pues cada uno tiene varios. (p.9)

Hay gentes que llevan un *rostro* durante años. (p. 9)

Un *rostro* es un *rostro*. (p. 9)

Se parecía tanto la *cara* del perro a la mía como la de esta mujer [...]. (p. 9)

En este momento nuestros *rostros* coinciden. (p. 9)

El *no-rostro*, todo entero, caído hacia adelante. (p. 9)

La mujer se arrancó violentamente de sí misma. La *cara* le quedó entre las manos. (p. 9)

MLS : Elle me regarde avec l'expression de certains oiseaux qui n'ont pas d'autre expression. Son *visage*, extraordinairement semblable au mien. (p. 15)

Il y a encore plus de *visages*, car chacun en possède plusieurs. (p. 15)

Il y a des gens qui portent le même *visage* pendant des années. (p. 15)

Un *visage* est un *visage*. (p. 15)

Le *visage* de la bête ressemblait autant au mien que celui de cette femme [...]. (p. 15)

En cet instant précis, nos *visages* coïncident. (p. 15)

Le *non-visage*, tout entier retombé par-devant. (p. 15)

La femme s'arrache violemment à elle-même. Son *visage* lui reste entre les mains. (p. 15)

(Dans ce cas, la traduction anglaise n'est pas différente de celle de Berman, employant à neuf reprises le terme unique *face*.)

L'exemple des *visages à deux faces*, pour l'appeler ainsi, paraîtra sans doute anodin à plusieurs. Sauf qu'il est intéressant de noter ce que Berman avance, non seulement dans TOLAM mais aussi dans d'autres écrits, au sujet de ce même signifié dans *Los siete locos* de Roberto Arlt :

Arlt emploie pour le signifié « visage » *semblante, rostro* et *cara*, sans justifier l'usage précis de tel ou tel de ces signifiants dans telle ou telle phrase. L'essentiel est que l'importance du visage dans son œuvre soit indiquée par l'emploi de trois signifiants [ici, deux signifiants]. La traduction qui ne respecte pas cette multiplicité rend le « visage » méconnaissable. Il y a alors déperdition, puisqu'on a moins de signifiants dans la traduction que dans l'original.¹⁰

6. b. 2. Quant au second exemple de déperdition lexicale, on notera que, des pages 4 à 20 de l'original, il se trouve 14 appellations différentes du signifié « le Suprême », alors que ce nombre se limite, dans la traduction de Berman, à 10 (on en dénombre également 10 dans la traduction anglaise de Lane).

YES	MLS
1. Excelencia (p. 4)	1. Excellence (p. 9)
2. Usía (p. 4)	2. Votre Seigneurie (p. 9)
3. Vucencia (p. 4)	3. Votre Éminence (p. 10)
4. Señor (p. 5)	4. Seigneur (p. 17)
5. Su Merced (p. 7)	5. Votre Grâce (p. 17)
6. el Señor (p. 10)	6. idem qu'en 2 (p. 17)
7. el Excelentísimo Supremo Dictador (p. 11)	7.L'Excellentissime Dictateur Suprême (p. 18)
8. el Supremo Señor (p. 12)	8. le Seigneur Suprême (p. 19)
9. el Supremo (p.12)	9. le Suprême (p. 19)
10. V.S. (p. 12)	10. Votre Excellence (p. 19)
11. Excelentísimo Señor (p. 13)	11.Excellentissime Seigneur (p. 20)
12. Vuesa Merced (p. 13)	12. idem qu'en 5

¹⁰ A. Berman, *op. cit.*, p. 41. L'exemple et l'argument de Berman sont également évoqués, tout comme ceux de la « chuchumeca », par Inés Oseki-Depré dans son ouvrage *Théories et pratiques de la traduction littéraire* (1999, p. 41).

13. Su Excelencia (p. 13)

14. Su Señoría (p. 17)

13. idem qu'en 10

14. idem qu'en 5

Le Suprême étant Tout, son nom est sans nul doute le signifié le plus représentatif de l'*hétéronymie* qu'est ce roman qui porte son nom. Ainsi, les propos de Berman au sujet de l'homogénéisation laissent encore une fois perplexe, même s'il ne s'agit pas ici d'un cas de déperdition lexicale à outrance : « Une autre atteinte consiste à homogénéiser le tissu lexical de l'original là où il est d'une multiplicité hétérogène. » (TOLAM, p. 41)

7. L'effacement du vernaculaire

Vient ensuite la tendance de l'« effacement du vernaculaire » dont Berman estime qu'elle constitue une opération majeure de la traduction ethnocentrique, car elle s'infiltrerait comme opération dans la plupart des cas précédemment évoqués :

Cette tendance entre en contradiction avec celle des œuvres latino-américaines. D'une certaine façon, la liberté syntactique, le goût des obscurités, des mots colorés et à forte connotation, la prolifération lexicale et l'hétérogénéité des termes renvoient déjà aux modes de la langue vernaculaire.¹¹

Les trois exemples suivants (dont le premier renvoie au passage vu en 6.a.1.) offrent des cas patents où semble s'être justement infiltrée cette force antivernaculaire :

7. 1. YES : Volvamos al panfleto encontrado esta mañana en la puerta de la catedral. [...] Los gachupines o *porteñistas* que han parido este engendro no se han mofado de mí sino de ellos mismos. Cómense los comejenes. (p. 14)

MLS : Revenons à ce pasquin trouvé ce matin sur la porte de la cathédrale. [...] Les Espagnols ou *les partisans portègnes* qui ont pondu cet avorton ne se sont pas moqués de moi, mais d'eux-mêmes. Qu'ils se bouffent entre eux, tous ces termites! (p. 21)

ITS : Let's go back to the pamphlet found this morning on the door of the cathedral. [...] The gachupines* or the *Porteñistas*** who gave birth to this monstrosity haven't mocked me but themselves. Let all those termites eat each other up! (p. 15)

* Gachupines: Spaniards. (Translator's note)

¹¹ *Ibid.*, p. 41.

**** *Porteñistas: supporters of the cause of Buenos Aires.***

Si l'on revient d'abord sur le passage déjà commenté en 6.a.1., ce sont au moins deux autres commentaires qu'il faut faire. Pour Berman, « l'effacement des vernaculaires constituerait une atteinte très grave à la textualité des œuvres en prose » (TRACE, p. 78). Selon lui, on compte, parmi les manifestations de ce type d'effacement, l'effacement des diminutifs et la transposition de signifiants vernaculaires. Or, il faudrait aussi inclure l'effacement des suffixes parmi les manifestations possibles de l'effacement des signifiants vernaculaires. Ainsi, l'on comprendra mal pourquoi le politiquement chargé suffixe *-iste*, tout aussi français qu'espagnol, est effacé ici au profit du terme « partisan ». Pour tout dire, Berman se laisse prendre en quelque sorte à son propre jeu, ayant déjà soutenu : « Que *porteño* ait donné au XIX^e siècle « portègne » (au lieu des « habitants de Buenos Aires ») est un bon exemple de francisation réussie. » (TOLAM, p. 41) Pourquoi alors, se demandera-t-on logiquement, ne pas avoir francisé « porteñistas » en suggérant par exemple « portégnistes » ou « porteñistes » comme on l'a fait, hier, pour les phalangistes, castristes, zapatistes, etc.?

7. 2. YES : Excelencia, un chasque *a matacaballo* ha traído este oficio del comandante de Villa Franca [...] (p. 11)

MLS : Excellence, un courrier *arrive d'urgence* et vous apporte une missive du commandant de Villa Franca [...] (p. 18)

ITS : Excellency, a post rider *has just come galloping in on a badly winded horse* with this dispatch from the commandant of Villa Franca [...] (p. 11)

Littéralement, l'expression 'a matacaballo' signifie « à-en-faire-mourir-le-cheval ». Le vernaculaire, *au service* ici du Suprême (plus vite le cheval galopera, plus vite son Excellence sera renseignée), est complètement effacé.

7. 3. YES : Mi amanuense *medio miliunanochero* ha puesto a calentar su azogue. (p. 16)

MLS : Mon secrétaire *de Mille et Une Nuits* a mis à chauffer son mercure. (p. 23)

ITS : My amanuensis, *who has his thousand-and-one-nights side*, has put his mercury on to heat. (p. 17)

Comme on l'a vu dans le cas de la traduction de « porteñistas », Berman refuse à nouveau d'avoir recours à toute forme de création néologique, par exemple en proposant un adjectif se terminant en *-ard* ou en *-eux* (il n'est pas inutile de savoir, dans un contexte où sont évoqués les *Mille et Une Nuits*, que les adjectifs *nuitard* et *nuiteux* existent). Car, comme le fait valoir Berman lui-même, « le diminutif français est pluriel. La réactivation de la richesse plurielle de notre langue permettrait sans doute de trouver un écho du système des diminutifs latino-américains. » (TOLAM, p. 43) Or, pourrait-on ajouter, il n'est pas moins vrai que la terminaison adjectivale en français profite de cette même richesse plurielle.

8) La destruction des réseaux signifiants sous-jacents

Le passage suivant, tiré du *cahier privé* du Suprême, porte sur la « destruction des réseaux signifiants sous-jacents » et constitue un exemple au sens strict du dialogisme qui caractérise *Yo el Supremo*.

8. 1. YES : Por momentos tengo la sensación de estar viendo todo esto desde siempre. O de haber vuelto después de una larga ausencia. Retomar la visión de lo que ya ha sucedido. Puede también que nada haya sucedido realmente salvo en esta escritura-imagen que va tejiendo sus alucinaciones sobre el papel. ***Lo que es enteramente visible nunca es visto enteramente. Siempre ofrece alguna cosa que exige aún ser mirada. Nunca se llega al fin.*** (p. 176)

MLS : Par moments, j'ai l'impression d'assister à cela depuis toujours. Ou d'être revenu, après une longue absence. De reprendre la vision de ce qui a déjà eu lieu. Il se peut également que rien ne se soit réellement passé, sauf dans cette écriture-image qui tisse ses hallucinations sur le papier. ***Ce qui est absolument visible jamais n'est entièrement vu. Toujours, il y a autre chose qui exige d'être encore regardé. Jamais l'on arrive au bout.*** (p. 204)

Tout d'abord, précisons que la critique a souvent relevé dans *YES* des allusions intertextuelles à *Don Quichotte* (les dialogues entre le Suprême et son secrétaire Patiño ne sont pas sans rappeler ceux entre Don Quichotte et Sancho Panza; les multiples pataquès de Patiño ne sont pas sans rappeler ceux de Sancho). On a souvent relevé aussi les allusions et emprunts directs aux *Pensées* de Pascal et, enfin, à l'œuvre de Raymond Roussel. Dans une note qui figure à peu près au milieu de *YES*, le narrateur-compileur raconte avoir rendu visite un jour à l'arrière-arrière-arrière-petit-fils du secrétaire Patiño, et que ce

descendant s'appelle Raimundo Loco-Solo (ce qui constitue une allusion indirecte à Raymond Roussel et à son roman le plus connu, *Locus Solus*). Plusieurs allusions indirectes concernent également une plume munie d'une lunette-souvenir dans son pommeau, allusion à un objet du même type dans la pièce de théâtre *La Vue* de l'auteur français. Nous disons « allusions indirectes » car une critique américaine¹² a depuis montré que les allusions à la plume (la description qu'en fait le compilateur dans une note) et le passage tiré du cahier privé qui parle de cet objet ne sont pas tant des allusions à la pièce de Roussel que des *emprunts* directs à l'ouvrage de Michel Foucault sur Raymond Roussel, publié en 1963, passages que Roa Bastos a traduit assez littéralement. Le passage en question est le suivant :

Foucault (1963) : [C]ette inépuisable richesse du visible a la propriété (corrélative et contraire) de s'effiler le long d'une ligne qui ne s'achève pas; ***ce qui est tout entier visible n'est jamais vu tout entier, il offre toujours quelque chose d'autre qui demande encore à être regardé; on n'est jamais au bout*** [...] (p. 142).

Quoiqu'il ne soit pas le lieu ici de faire une analyse de ce type de manifestation intertextuelle, la question demeure *ouverte* à savoir si la traduction de Berman de l'espagnol ici n'entraîne pas une certaine réorientation du dialogisme (au sens bakhtinien du terme) et des « réseaux signifiants sous-jacents » de *Yo el Supremo*. Même si, dans sa discussion des réseaux signifiants sous-jacents du texte à traduire, Berman fait davantage référence aux « mots-obsessions » du texte, il faut se demander si la reproduction intégrale des passages tirés de Foucault — qui ne véhiculerait pas, bien entendu, un *sens* différent — ne permettrait pas néanmoins à l'œuvre traduite d'atteindre une plus grande *signifiance* (cette distinction entre *sens* et *signifiance* correspondant en tous points à celle qu'établit, par exemple, Riffaterre lorsqu'il parle du sens d'un syntagme donné, qui n'atteint pleinement sa *signifiance* qu'une fois que se réalise le lien intertextuel — jusqu'alors demeuré incomplet¹³).

¹² Il s'agit de Helen Carol Weldt-Basson, *Augusto Roa Bastos's I the Supreme: A Dialogic Perspective*, Columbia (Missouri) et Londres, University of Missouri Press, 1993. (Voir notamment le chapitre intitulé “*I the Supreme* : The Non-Historical Intertexts”, pp. 171-208.)

¹³ Voir Michael Riffaterre, “Syllepsis”, *Critical Inquiry*, vol. 6, n° 4, été 1980. Le report direct du texte de Foucault ne pourrait-il pas être considéré comme

9. La destruction des rythmes

Enfin, pour terminer, examinons de nouveau le passage suivant (vu en 3), cette fois-ci en prêtant une attention toute particulière au rythme :

9. 1. YES : *Para mí* que esos hijos-del-diablo no son, sino se hacen. *Escupió y entró*. Al cruzar la línea entre el verde y lo seco no lo vimos más. *Entró y salió*. *Para mí* que *entró y salió*. *Para los otros* también. Un decir, yendo-viniendo. (p. 18)

MLS : *À mon avis*, ces fils du diable n'existent pas; ils font semblant. *Il cracha par terre et pénétra dans le campement*. Quand il franchit la ligne qui séparait la verdure des pierres, nous le perdîmes de vue. *Il entra-et-sortit*. *Pour moi, il ne fit à peine qu'entrer et sortir*. *D'après les autres* aussi. Façon de parler, Seigneur : un simple aller et retour. (p. 27)

ITS : *The way I see it*, those sons-of-the-devil don't exist; they're only pretending to. *He spat and entered*. After he crossed the line between the greenness and the dryness we lost sight of him. *He went in and came out*. *According to me, he went in and came out*. *According to the others* too. In a manner of speaking, a very quick round trip. (p. 20)

Le lecteur aura tout de suite saisi l'anéantissement rythmique que subit la série répétée de verbes courts sans complément, avec une terminaison en *ó* finale accentuée ('escupió y entró', 'entró y salió', 'entró y salió'), ainsi que la série des 'Para mí', 'para mí' et 'Para los otros'. Parallèlement, il faut savoir que Berman a écrit au sujet du rythme de la prose romanesque : « Le roman n'est pas moins rythme que la poésie. Il est même multiplicité de rythmes. La masse entière du roman étant ainsi en mouvement, *il est heureusement difficile, pour la traduction, de briser ce mouvement rythmique* » (TRACE, p. 75; nous soulignons).

Conclusion

Grâce à ce parcours très rapide de la traduction de passages relatifs aux six tendances relevées par Berman dans l'essai le plus contemporain de

une forme de compensation (où la traduction détiendrait en quelque sorte un avantage sur le texte original, car étant beaucoup plus apte, dans un cas comme celui-ci, à montrer les niveaux d'imbrication intertextuelle, à montrer jusqu'où peut aller la complexité des niveaux de dialogisme entre les textes de fiction et de critique)?

la traduction de *YES* et à neuf des douze tendances relevées dans *le plus bakhtinien* TRACE, on peut néanmoins comprendre non pas tant la profondeur que la nature de l'écart entre la pratique du traducteur et le discours épistémologique du traductologue.

À la simple lecture comparative du texte espagnol et de la traduction française, on se rend compte que l'oralité, le dialogisme et le vernaculaire — qui sont des caractéristiques propres, si l'on en croit Berman, au roman latino-américain — n'ont pas su être reproduits « systématiquement » dans *MLS*. Un des principes fondamentaux dont parle Berman à la fin de *TOLAM* est celui du décalage et de la compensation. Selon lui, à l'« indiscutable cohérence du système de déformation du français, il faut opposer un système de *réorientation* » (*TOLAM*, p. 42). Car il faut, selon Berman, opposer à la rationalisation, dont on sait maintenant qu'une bonne partie des tendances déformantes lui sont corollaires, « une pratique du décalage et de la compensation » .

Or, nous savons tous, comme Berman, que la traduction, de quelque nature qu'elle soit, s'appuie sur le principe de base de la compensation. Mais encore faut-il, si l'on veut parler de « réorientation » convaincante, de décalage et de compensation efficaces, que ce principe soit lui-même appliqué de façon systématique. Si l'opération n'est pas maintenue systématiquement, si le traducteur ne se soumet pas, comme dirait Berman, à des *contrôles très serrés*, la compensation et le décalage deviennent, au mieux, des procédés ponctuels, intermittents, aléatoires. On a pu constater ici jusqu'à quel point le système de déformation de la traduction française opérerait à différents niveaux de la signifiante d'un échantillon qui ne représentait, somme toute, que le vingtième de l'ensemble de l'œuvre. Il est aisé d'imaginer que, négligé sur plus de 400 pages, le système de réorientation finit, comme principe épistémologique, par perdre sa raison d'être et, comme pratique traductive, par ne plus être récupérable.

Références

BERMAN, Antoine (1982). « La traduction des œuvres latino-américaines », *Lendemains*, n° 27, pp. 39-44.

— (1984). *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Paris, Gallimard.

— (1985). « La traduction comme épreuve de l'étranger », *Texte*, n° 4, pp. 67-81.

— (1995). *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris, Gallimard.

FOUCAULT, Michel (1963). *Raymond Roussel*. Paris, Gallimard.

LEVINE, Suzanne Jill (1991). *The Subversive Scribe: Translating Latin American Fiction*. Graywolf Press, St. Paul (Minnesota).

OSEKI-DEPRÉ, Inès (1999). *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, coll. U, série Lettres, Paris, Armand Colin.

RIFFATERRE, Michael (1980). "Syllepsis", *Critical Inquiry*, vol. 6, n° 4, pp. 626-638.

ROA BASTOS, Augusto (1974) [1986]. *Yo el Supremo*. Caracas, Biblioteca Ayacucho.

— (1977). *Moi le Suprême*, trad. par Antoine Berman. Paris, Belfond.

— (1986). *I the Supreme*, trad. par Helen Lane. New York, Alfred Knopf.

WELDT-BASSON, Helen Carol (1993). *Augusto Roa Bastos's I the Supreme: A Dialogic Perspective*. Columbia (Missouri) et Londres, University of Missouri Press.

RÉSUMÉ : Berman, étranger à lui-même? — Dans notre article, nous tentons d'illustrer la nature du fossé qui existe, chez Antoine Berman, entre la pratique du traducteur et le discours épistémologique du traductologue. Pour ce faire, nous proposons une analyse de plusieurs passages des premières pages de sa traduction française du roman d'Augusto Roa Bastos, *Yo el Supremo*, en fonction de principes traductologiques avancés par Berman lui-même dans deux essais parus au cours des années 80. Dans ces essais, Berman oppose le « polyfacétisme » propre au roman latino-américain aux « tendances antivernaculaires » qui caractérisent la prose française et qui

compliquent la tâche de quiconque essaie de traduire vers le français une langue de départ dans laquelle l'oralité, le dialogisme et le vernaculaire dominant. Nous décrivons neuf des douze tendances dégagées par Berman et, à l'aide d'extraits tirés de sa traduction *Moi le Suprême*, montrons que « Berman le traducteur » n'a peut-être pas su mettre en pratique des principes dont « Berman le traductologue » avait pourtant conscience.

ABSTRACT: Berman, Unfaithful to Himself? — This article is an attempt to illustrate the exact nature of the gap between the translator's practice and the translation scholar's epistemological discourse. Numerous passages in the first part of Berman's French translation of Augusto Roa Bastos's novel, *Yo el Supremo*, are analysed particularly with regards to translation principles that Berman himself put forward in two essays published in the 80's. In these essays, Berman opposes the "polyfacetism" of the Latino novel with the "anti-vernacular tendencies" that characterise French prose and that complicate the task of translating into French from a language where orality, dialogism, and the vernacular are dominant. We describe 9 out of the 12 of Berman's suggested tendencies, and demonstrate with extracts from *Moi le Suprême*, the translated novel, that "Berman the translator" did not seem to be able to put into practice principles of which "Berman the translation scholar" was very aware of.

Mots-clés : traduction, traductologie, Antoine Berman, littérature latino-américaine, oralité.

Keywords: translation, translation studies, Antoine Berman, Latin American literature, orality.

Marc Charron : Département d'études langagières, Université du Québec à Hull, Case postale 1250, succursale B, Hull (Québec) J8X 3X7

Courriel : marc.charron@uqah.quebec.ca